

Petite revue de philosophie

Le féminisme

Pierre Bertrand

Volume 3, numéro 2, printemps 1982

COLLOQUE : comment être révolutionnaire, aujourd'hui ? Sélections de communications

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105612ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105612ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, P. (1982). Le féminisme. *Petite revue de philosophie*, 3(2), 157–166.
<https://doi.org/10.7202/1105612ar>

Le féminisme

Pierre Bertrand

Professeur au département de philosophie

Le féminisme est peut-être l'idéologie la plus forte qui existe actuellement. Le féminisme a atteint toutes les femmes et, je dirais presque, tous les hommes. Aucune, ou aucun, n'est indemne. Mais heureusement, la féministe n'est pas une personne, n'est pas une personne complète, elle n'est qu'une partie de personne, qui comprend bien d'autres facettes, notamment, la facette jeune fille. Le féminisme est un carcan, d'abord et avant tout pour celles qui le portent, à savoir les femmes. Les femmes se limitent à cause du féminisme. Le féminisme a sur plusieurs points raison, mais ce n'est pas assez d'avoir raison, il faut quelque chose de plus. Être dans un état de revendication, de frustration, même si on a raison, c'est être dans un état de manque, de fragmentation. Le féminisme peut-il être dépassé? voilà la question. Le féminisme doit être

dépassé. Non pas revenir en arrière, mais aller plus loin de l'avant. La femme qui se libère doit également se libérer du féminisme, sinon elle aura échoué devant le dernier obstacle à sa libération.

D'ailleurs, n'est-ce pas quelque chose d'affreux, vouloir se libérer? Se libérer de quoi, sinon de soi-même, et de toute la société en soi-même, donc y compris de ce désir de libération qui nous tient emprisonné? Un être libre ne veut pas se libérer, vouloir se libérer n'est bon que pour les esclaves. Attend-on, pour vivre, le matin qui va suivre le grand soir? Alors, on ne vivra jamais. La vie n'attend pas, ce n'est pas quelque chose qui existe au futur. Il n'y a pas de conditions préalables à la vie. Si notre vie est à la remorque des réformes sociales, nous partons perdants, et nous nous complaisons dans la défaite, il ne nous reste plus que la complaisance dans l'apitoiement sur soi.

On prétend qu'on veut se libérer, mais à chaque fois qu'on rencontre quelque chose de libre, on le considère comme un ennemi personnel. S'agit-il, dès lors, d'un désir sincère, ou d'un truc que nous nous jouons à nous-mêmes pour ne pas être libres?

Ce qui est vivant à un moment donné, qui correspond à un sentiment réel, finit, à force d'habitudes, par devenir mort, une nouvelle respectabilité, un nouveau conformisme. Telle est l'histoire des religions, du marxisme et également, maintenant, du féminisme.

En tant que féministe, la femme essaie de conquérir ce qui lui apparaît le meilleur dans notre société actuelle, statut, égalité des droits, reconnaissance, etc.

Mais puisqu'il s'agit d'une société pourrie, ce qu'il y a de meilleur est encore le pire. La féministe, sans le savoir peut-être, est un des derniers chiens de garde de notre société. Comme le syndicaliste qui est devenu le pire des conformistes, on constate déjà combien la féministe peut être conformiste, traditionnaliste, combien elle peut s'adapter facilement à toutes les valeurs et basses valeurs de notre société. Elle veut être reconnue!

Une femme est beaucoup plus qu'une féministe, beaucoup plus qu'une jeune fille, beaucoup plus qu'une mère, qu'une amante, qu'une soeur, ou qu'une spécialiste. Elle est beaucoup plus qu'une femme. Une femme, comme un homme, contient en elle des pulsions, des régions, qu'on ne peut pas caractériser sexuellement, ni même humainement. Il y a de l'animal, du végétal, du minéral, du cosmique chez l'homme et la femme. Il y a plein de sensations, d'intensités inassignables, non-étiquetables, et qui sont infiniment plus précieuses, plus intéressantes, que les catégories «femme», «homme», «marxiste», «chrétien», «homosexuel», etc. Une idéologie, dans son caractère limité, nous coupe de tout cela, fait comme si tout cela n'existait pas, dénie tout cela. Une idéologie, une étiquette est toujours un affreux appauvrissement.

Par exemple, jeune fille n'est pas une étiquette. Elle ne signifie pas une catégorie d'âge, encore moins la virginité. Jeune fille est un état d'esprit, fait d'innocence et de lucidité, qui est en chacun, homme ou femme, plus ou moins enfoui, mais indestructible.

Comment peut-on, à la fois, être névrosé et libéré? Comment peut-on, à la fois, être partiel, frag-

mentaire, morcelé, et libre? Comment peut-on, à la fois, être borné, bloqué, bouché et libre? Comment peut-on, à la fois, être dans un état de manque, de revendication, et complet, intègre, intégral? Comment peut-on, à la fois, avoir une idéologie, une explication, une théorie chérie, même si celle-ci s'alimente à toutes les impressions, tous les sentiments, toutes les frustrations, et être ouvert, en contact direct et immédiat avec le dehors? Comment peut-on refuser de voir certaines choses et penser posséder la vérité? Comment peut-on s'identifier à l'histoire et au sort de la femme, ou à quoi que ce soit, et être soi-même, purement et simplement soi-même? Qu'est-ce qu'être soi-même? Être libre, n'est-ce pas être soi-même? La liberté est l'énergie qui apparaît instantanément quand on est purement et uniquement soi-même.

Et est-il si difficile d'être soi-même puisque nous le sommes d'emblée, que nous le voulions ou non. Ce que nous sommes, nous ne cessons de le manifester, et pas seulement par ce que nous disons, mais également par la manière dont nous le disons, par nos moindres réactions, par l'air que nous avons, par l'ambiance que nous créons, par les effets que nous produisons. Si nos idées, nos idéaux, nos idéologies peuvent nous tromper sur nous-mêmes, ce que nous sommes crève les yeux de celui qui a les yeux ouverts.

Une féministe peut *par ailleurs* avoir un comportement tout à fait infantile, cela arrive souvent, d'une part la femme qui se veut mature, d'autre part la femme immature. Un marxiste peut par ailleurs avoir un comportement tout à fait bourgeois, inutile d'insister là-dessus. Un chrétien peut prôner l'amour du prochain,

mais cela ne l'empêche pas de détester le prochain qui ne pense pas comme lui, les exemples historiques ne manquent pas. Alors, comment pourrait-on encore croire en quelque idéologie, quelque croyance, quelque idéal que ce soit?

Les idéologies ne sont là que pour mater la vie, elles n'ont d'origine que la peur de la vie. Mais jamais on ne réussira à mater la vie, jamais. Si on abandonne pour soi, la vie se déroulera ailleurs.

Les femmes vont perdre leur identité. Elles le sentent, et c'est ce qui effraie certaines. Elles voient bien qu'elles ne peuvent continuer ainsi, en s'accrochant à des idées, des images qui, furent-elles historiques, ne peuvent pas les aider. Le féminisme est la dernière tentative pour *sauver* la femme, la sauver de son être, de ses possibilités, de ce qui gronde en elle, et que le féminisme tente, mais sans succès, de dompter. Le féminisme, en tant qu'autre «isme», après le christianisme, le marxisme, l'hindouisme, le bouddhisme, est une ultime tentative de se donner bonne conscience, de se convaincre qu'on possède la vérité, qu'on est du bon côté, qu'on est dans la bonne voie, une ultime tentative de se réserver un lieu à soi, hors de toute contestation. Pourquoi réagit-on tellement mal à toute contestation du féminisme? Est-ce un signe de force, ou de faiblesse? Défend-on avec tant de hargne, tant d'acharnement, une cause qui serait solide? Que signifie vouloir convaincre, convertir? Cela signifie qu'on a besoin de la masse pour croire soi-même en sa propre foi. C'est manifestement un signe d'impuissance.

Qu'importe le nombre des années. Le féminisme passera comme est passé tout le reste. La femme

devra affronter la vie, sans ce bouclier, cette défense. La femme n'est pas une entité métaphysique. C'est un être qui, tout comme l'homme, ne se connaît pas encore, ne connaît pas tout ce dont elle est capable, qui dépasse de loin l'enclos du féminisme, comme de tout autre idéologie servie à la bonne franquette pour empêcher les autres, s'empêcher soi-même, de vivre ouvert, exposé, et d'autant plus qu'on n'a rien à perdre, rien à protéger, rien à cacher, parce qu'on ne sait pas qui on est, qu'on est tellement de choses, un mouvement vivant sans passé et sans futur ne faisant qu'un avec ce qu'il perçoit. La femme devra cesser de s'accrocher à son sexe, de s'apitoyer sur son sort d'éternelle victime, et vivre totalement dès maintenant, en oubliant son histoire, en oubliant ses malheurs, une nouvelle femme peut-être, à mille lieues au-delà de la féministe, qui reste encore un être meurtri, souffrant, qui s'apitoie sur son passé et celui de la femme, qui semble trouver un étrange plaisir douloureux dans le ressassement de son malheur. Pourquoi se plaindre, s'apitoyer sur soi, se complaire dans l'apitoiement sur soi? L'énergie dépensée dans la plainte et l'apitoiement ne pourrait-elle pas être utilisée plus efficacement, plus positivement? Se plaindre est inutile, ressasser son malheur est inutile. Finie la complaisance dans l'apitoiement sur soi, dans le pathos, dans le dénombrement de tous les maux de l'humanité. Fini le quémancement de droits, d'égalité, finies les revendications, les griefs. Finie cette auto-hypnose dans tous les maux de l'humanité. La vie est quand même autre chose. La vie est une force, une puissance. Demander, quémander, geindre est un signe d'impuissance. La puissance se suffit à elle-même, elle donne,

pour elle la vie est une source d'émerveillement et non de plainte.

Au lieu de nous plaindre, prenons notre vie en main et faisons-en dès maintenant quelque chose de fort, de magnifique, de vivant. Si la situation de la femme comporte des difficultés particulières, que la femme prenne celles-ci comme un défi particulier, et qu'elle en retire une force supplémentaire, au lieu de l'éternelle jérémiade féministe.

Que la femme soit une guerrière, qu'elle prenne tout ce qui lui arrive, comme un défi, une bataille à remporter, qu'elle lutte avec force, avec joie, avec décision, et non pas avec hargne, vengeance et ressentiment, et alors je suis sûr qu'elle n'aura ni le temps, ni le goût de nous casser les oreilles avec ses malheurs.

Se plaindre est le signe qu'on n'est pas tout entier dans la bataille, qu'on conserve des arrière-pensées de faire demi-tour ou de se rendre. Se plaindre est un signe de manque de décision. Quand on est déterminé, prêt à affronter tout ce qui peut se présenter comme obstacle, entrave, quand on prend l'entière responsabilité de la lutte, qu'on sait avec une clarté de cristal que personne d'autre que nous-même ne pourra effectuer cette lutte à notre place, alors on ne se plaint pas, on va de l'avant, on trouve même plaisir à la lutte, on y met sa passion, et la vie y acquiert une étrange intensité. La femme qui se plaint de son sort est celle qui n'a pas pris l'entière responsabilité de la lutte qu'elle a à mener pour vivre, que tout être humain a à mener pour vivre, c'est-à-dire pour faire de sa vie autre chose que cette existence misérable qu'on lui a faite. La

femme, comme l'homme, doit créer la vie, doit faire de sa vie une création continue, qui n'en finit pas, et c'est cette création de tous les instants, qui ne vise pas un but, un résultat, encore moins une récompense, qui constitue tout ce que la vie peut offrir, à tous les instants.

La vie n'a pas à être justifiée, sauvée, elle n'a même pas à être transformée, révolutionnée, elle n'a qu'à être pleinement et totalement vivante, pleinement et totalement vécue.

La féministe prétend lutter, mais c'est une lutte basée sur la plainte, le ressentiment, c'est une lutte derrière un paravent, où on ne met pas toutes ses armes dans la mêlée, où on est toujours sur le bord d'abdiquer si jamais cela devient un peu trop difficile. Il y a souvent un homme sur l'épaule duquel venir se reposer, le repos de la guerrière, si la lutte devient trop difficile. Je n'appelle pas cela lutter, j'appelle cela vouloir ménager la chèvre et le chou. Une véritable lutte, celle que doit constituer toute vie, est celle où on s'expose tout entier, où on ne se laisse aucune porte de sortie, aucune retraite possible, où surtout on ne se protège pas, ne se cache pas derrière le bouclier d'une grande cause, cause sacrée et consacrée, cause à la mode, qui a la satisfaction de la bonne conscience pour soi, telle la cause de la femme, tel le féminisme, où on ne se camoufle pas dans la masse, la masse des femmes, comme pour éviter les coups et donner à sa lutte une force empruntée qu'elle ne peut pas, semble-t-il, avoir d'elle-même. Une véritable lutte est celle où on parle d'abord et avant tout en son nom propre, où on est fondamentalement seul, où on se bat

corps à corps avec tout ce que l'on est, où on se met tout entier dans la bataille, sans faux-fuyant, sans la protection d'une grande cause, d'un discours social. Une véritable lutte est précisément celle où on s'en prend aux grandes causes, aux grandes causes triomphantes, telle la grande cause du féminisme.

Il y a donc, dans le combat de la féministe, quelque chose de méprisable, de pas clair, de suspect. Est méprisable tout combat effectué au nom de, au nom du peuple, au nom du prolétariat, au nom des femmes. Est méprisable cette façon de ne pas s'exposer soi-même, mais de ne s'avancer, de ne pouvoir s'avancer qu'abriter derrière la masse. Non, décidément, la féministe n'est pas une personne pour moi.

